

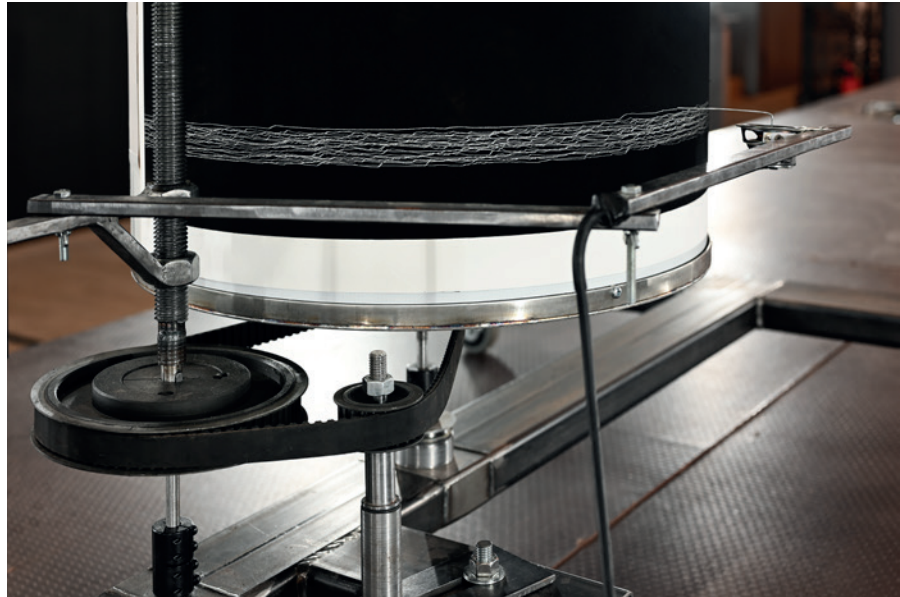
Depuis 2013, le collectif VOID formé par Arnaud Eeckhout (°1987, BE) et Mauro Vitturini (°1985, IT) s'attache à sonder les arcanes de matières impalpables, cherchant à transmuier le vide en figures plastiques. Dans son travail pluridisciplinaire, le duo a toujours réservé une place privilégiée au son, cette contrée volatile dont le milieu est partout et le centre nulle part. Médium ondulatoire dans les eaux duquel nous nageons sans amarres, le son constitue pour le duo le socle d'une recherche plastique interrogeant les langages et les mémoires, les voix et les silences. Avec SARA – Souvenir Archival Recording Apparatus, VOID creuse les sillons de voix en instance de disparition.

Typographiquement, l'acronyme ressemble à des tronçons de circuits automobiles sur lesquels la vitesse serait inversement proportionnelle à l'oubli. Enfant imaginaire de la NASA et de SIRI ainsi que des utopies-dystopies qu'ils charrient, SARA se présente comme "l'entreprise leader mondial pour l'archivage des souvenirs immatériels et individuels de l'humanité". Son ambition : ne laisser personne disparaître dans le passé. Romantisme de la perspective ou tyrannie de la traçabilité, SARA mêle en son cœur les sursauts affectés d'un passé tout juste mémorable aux fantômes d'une disparition à l'œuvre dont le tracé, paradoxalement, résiste à tout effacement.

ANACHRONISME DES MOYENS, PERMANENCE DES FINS

Le projet SARA a germé dans la tête du duo de plasticiens lorsqu'ils ont découvert le phonographe développé en 1857 par Édouard-Léon Scott de Martinville. Ce dernier, s'inspirant du développement de la photographie alors en plein essor, conçut la première machine capable de représenter un son. Reproduisant l'anatomie de l'oreille humaine, cet appareil est équipé d'une membrane vibrante qui, placée au bout d'un tube acoustique, transmet les vibrations oscillatoires du son à un stylet, lequel grave ensuite les oscillations sur un cylindre enduit de noir de fumée et tournant lentement sur lui-même. Cette invention, qui permet de graver un son pour la toute première fois mais pas de le restituer auditivement, fut par la suite reprise et améliorée par Thomas Edison qui, en 1877, inventa le phonographe, reléguant l'invention de Scott de Martinville dans les caves de l'histoire. Ce n'est qu'en 2008 que le phonographe revient sur le devant de la scène, lorsqu'une équipe de scientifiques américains parvient, grâce à l'utilisation des dernières techniques d'images numériques, à reproduire certains sons enregistrés sur papier cent-quarante-huit ans plus tôt par Scott de Martinville. Parmi ces sons se trouve le plus vieil enregistrement de l'histoire de l'humanité à ce jour connu : une version de 1860 de la célèbre chanson populaire française *Au Clair de la Lune*¹.

SARA



Phonographe, détail, SARA
© VOID collective, 2022

UNE TOPOGRAPHIE DU SOUVENIR

Curieux de comprendre les mécanismes du phonographe, le duo essaie de fabriquer une petite machine similaire et obtient un premier dessin. Fascinés par la beauté et la poésie du processus, les deux artistes se lancent alors dans une recherche technique et formelle approfondie, aboutissant à une réactualisation, une industrialisation et une esthétisation du phonographe de Scott de Martinville sous le nom de SARA. Bien plus qu'une machine, SARA se déploie en une scénographie performative productrice de récits polyphoniques et polygraphiques.

ARCHÉOLOGIE MÉMORIELLE

En réactualisant les prémices technologiques de la transcription vocale, l'œuvre conjugue les temps historiques et les technologies, les corps et les avatars, les voix humaines et les voix synthétiques. Dispositif total, SARA propose aux visiteurs une immersion participative dans sa chaîne de production fictive. L'installation est imposante et s'articule autour de trois unités, respectivement d'accueil, d'enregistrement et de production. Au sein de celles-ci, machines et agents s'activent huit heures par jour, poursuivant des objectifs de (re)production précis : la collecte sonore de nos souvenirs, leur transcodage visuel en temps réel, et l'archivage des visuels ainsi produits sur de grandes feuilles de papier exposées. L'unité d'accueil est prise en charge par un avatar anthropomorphe, lequel nous invite à pénétrer dans l'entreprise selon un circuit établi. Ascendant, capitoné, le couloir d'entrée nous mène vers un porte-voix doré, premier jalon d'un parcours empreint de théâtralité. Le chemin conduisant à la station d'enregistrement est parsemé de grandes feuilles de papier couvertes de lignes blanches que l'on croirait de saisons ou



Phonautographes, SARA, Le Botanique, Bruxelles
© VOID collective, 2022

d'horizons, se succédant avec régularité sur fond de volutes noires. Nous ne le savons pas encore, mais ce sont là les paysages collectifs de récits intimes. Rébus relevant d'un ordre auquel nous n'avons pas accès, ces paysages nous regardent passer, nous qui passons pour rejoindre l'unité d'enregistrement. Constituée de deux cabines autonomes, isolées et équipées de micros et de magnétophones, la station d'enregistrement est moelleuse. À son entrée, l'avatar vous propose de contribuer, seul ou accompagné, au grand dessein de sauvegarde des mémoires humaines, en narrant de manière anonyme et impressionniste l'un des souvenirs dont votre mémoire est encore dépositaire. Une fois énoncé et enregistré, votre souvenir est immédiatement transmis à l'unité de production.

L'on dirait un lieu de récollecion, un lieu nous sous-trayant à notre propre désordre au profit de l'abri qui nous fut promis. Tiers-lieu de recueil, l'unité de production est composée de trois énormes cylindres, répliques augmentées du phonautographe de Scott de Martinville. Surveillés et manutentionnés par les agents de SARA, exécutant leur rotation selon un axe de vitesse suffisamment lent pour être suivi, SARA 1, SARA 2 et SARA 3 sont recouverts de papiers enduits de noir de fumée. Comme en 1860, la fumée couvrant de bas en haut le papier est produite par des lampes à pétrole. À mesure que la fumée se fixe sur le papier, des voix à peine audibles susurrent des souvenirs, dans une vocalité sur le point de s'éteindre. Un stylet vibre au rythme des oscillations ondulatoires, gravant des sillons blancs dans la suie de la fumée. Nous assistons ici à la transfiguration lente de voix et de souvenirs intimes en paysages mutiques et anonymes. Carbonisé, le papier délicatement serti de blanches arêtes témoigne de ce que nous avons eu lieu, mais sans pouvoir rien distinguer de ce que, ni de qui, nous étions.

**SARA SERA EXPOSÉ DANS:
PROMÉTHÉE, LE JOUR
D'APRÈS**

EXPOSITION COLLECTIVE
SOUS LA CURATION DU CENTRE
WALLONIE-BRUXELLES DE PARIS
ET DU CENTRE DES ARTS
D'ENGHIEN-LES-BAINS (FR)
WWW.CDA95.FR/FR/AGENDA/
PROMETHEE-LE-JOUR-DAPRES-0
DU 21.09 AU 18.12.22

1 La collection sonore des phonautogrammes de Scott de Martinville par l'association Firstsounds est accessible sous ce lien : <http://www.firstsounds.org/sounds/scott.php>



SARA, Le Botanique, Bruxelles
© VOID collective, 2022

TRACE∞

Dans sa monumentale mécanique narrative et performative, SARA constitue le siège d'une puissante mise en abyme du sursis et de la trace. De l'informe souvenir antérieur à son exposition plastique, le processus produit et détruit une lignée de traces dont seule la dernière demeure : 1- le point de départ, en guise de première trace, est le souvenir personnel, lequel constitue déjà une trace en ce sens qu'il est la survivance d'un événement passé ; 2- sa mise en énonciation vocale par le sujet drapée cette première trace d'une nouvelle étoffe : par l'élaboration de phonèmes intelligibles, au travers de mots, d'intonations ou d'interruptions, le locuteur donne forme à une tessiture mémorielle, tressant entre vision et souvenance une actualisation parlée du passé remémoré, c'est-à-dire une nouvelle trace ; 3- produite au sein de la station d'enregistrement, la narration est recueillie par un magnétophone qui consigne la confiance parlée. Un fichier est produit, il conserve le tracé ondulatoire de la confiance et la rend indéfiniment reproductible. Transmis à l'unité de production, le fichier sonore entre en relation avec l'appareillage phonautographique qui, à son tour, produit trois nouvelles traces : 4- la fumée noire et la suie, matériaux déduits de la combustion et conditions de visibilité de la gravure par le stylet, 5- la gravure elle-même : en transcendant le fichier sonore en oscillations, le stylet révèle les coutures d'un souvenir dont nous n'entendons bientôt plus rien. La voix susurrante disparaît à mesure que sa transcription apparaît, le fichier sonore est en cours d'effacement. C'est à ce stade précis que l'unité de production produit de toutes pièces une nouvelle forme mémorielle, tirant d'une ipséité déliée de toute forme préhensible (la voix, le souvenir personnel) un paysage topographique mutique et anonyme ; et enfin 6- la mise en relation de ce tracé singulier avec d'autres tracés singuliers, c'est-à-dire avec d'autres voix et d'autres souvenirs, afin de produire une série de récits et de paysages collectifs. Accumulées sur des feuilles de papier, archives dont la durée narrative est de quarante minutes, ces topographies scellent nos secrets et produisent un récit polyphonique inaudible qui constitue alors l'unique trace de nos destins au sein de SARA.

Là où Scott de Martinville, travaillé par la question de l'antériorité de la langue parlée sur la langue écrite, rêvait d'un dispositif qui permettrait une écriture automatique du son dont les graphies pourraient être lues visuellement, VOID, travaillé par l'antériorité de la technicité sur le néant qui nous transperce, offre aux visiteurs de SARA les conditions de possibilité d'un arrimage aux temps qui nous devancent.

Séverine Janssen